

Jaunes Yeux



AU DIABLE VAUVERT

Stefan Platteau

Jaunes Yeux

Les Sentiers des Astres IV



Du même auteur

LES SENTIERS DES ASTRES :

I. MANESH, Au diable vauvert, 2025, J'ai lu, 2016

II. SHAKTI, Au diable vauvert, 2025, J'ai lu, 2017

III. MEIJO, Au diable vauvert, 2026, J'ai lu, 2019

IV. JAUNES YEUX, Au diable vauvert, 2026, J'ai lu, 2022

DÉVOREUR, J'ai lu, 2018

LES EAUX DE SOUS LE MONDE, J'ai lu, 2024

ISBN : 979-10-307-0782-3

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À la Renarde et à l'Ourse qui sont en chaque femme.

*À toutes celles qui ont voulu vivre libres,
et ont écopé en retour du nom de « putain ».*

*Ô lecteur ! Toi qui te risques à nouveau sur les Sentiers
des Astres, prends le temps de rafraîchir ta mémoire !
Ne confonds pas Nyagacha, sombre déesse, avec la Reine-
Veuve des Lunaires, de crainte d'offenser les forces du ciel !
Sache distinguer les Souranès des Luari, pour ne pas finir
massacré par leurs partisans ! Remémore-toi les compagnons
de Rana, aussi les bons cadets de Marmach ! Et les secrets
du Serpent vif qui ferre les âmes en Outre-songe, les mystères
de l'astra et des Antiques, depuis les temps tourmentés de la
Gigantomachie ! Car tous ces noms pourraient surgir à nouveau
au cours du récit, et plonger l'ignorant dans la confusion...
Tu trouveras en fin de ce codex de quoi raviver les braises
de tes souvenirs (à partir de la page 603).*

Témoignage de Fergus, cadet de Marmach – 1

*Été de l'an de Salvation 1175. Rive est de l'Angmuir, face à Narrakhin.
Veille de la fête des Saintes Incarnations du Soleil.*

La nuit est d'encre, et la plaine néant. Vaste étendue brûlée, enfumée de cendres qui volettent çà et là, par bouffées légères.

Seul un souffle de vent hante ce vide ; mais il suffit à attiser nos sens. Il lape nos joues de sa langue froide, comme un chiot enjoué, mordille notre courage et transforme l'attente en quelque chose de presque capiteux.

Il est tout ce qui nous relie à l'ennemi, là-bas, à l'autre bout du champ.

Jusqu'à ce que les ténèbres crachent la silhouette fantomatique d'un étalon. Ou, devrais-je dire, son squelette. Crâne effilé aux orbites béantes, pâleur des os nus qui dansent dans l'obscurité, sans toucher le sol. Ce cauchemar galope droit vers nous, soulevant de grises fumerolles ; et c'est seulement dans les derniers instants qu'il reprend chair. Se dessinent alors l'arrondi d'une croupe et d'un ventre, la sauvagerie d'une crinière ; puis la silhouette d'un cavalier en armure anthracite juché sur la selle, une longue lance en main.

L'homme tire sur les rennes avec une maîtrise accomplie, et la monture s'arrête net, exactement face à nous. La robe de cette dernière est si sombre qu'elle se confond avec le ciel ;

seules émergent les taches blafardes qui dessinent sur son corps un simulacre d'ossature.

On a beau avoir croisé plusieurs fois les *Palefrois de Lune*, l'illusion reste saisissante. L'éclat rouge sang des yeux redouble le frisson que vous instille leur étonnante pigmentation – sans parler des crocs de métal dont on gaine leurs mâchoires pour les mener au combat. Ni de la vapeur qui s'exhale de leurs flancs.

Plus loin dans la plaine, une trentaine d'entre eux émergent ensemble de l'obscurité, tous aussi noirs et marqués des mêmes motifs macabres. Cette cavalcade infernale vire vers la senestre pour rejoindre les portes de nos fortifications de campagne. Elle s'engouffre dans le bourg comme une tornade dans la rade d'un port.

Le cavalier campé face à nous salue de la main et soulève la visière de sa salade d'acier, révélant le visage de notre frère Thibal. Père grimpe sur le remblai pour l'accueillir. Il vient se poster à mes côtés, entre deux pieux de bois, et je me trouve aussitôt flanqué d'un colosse de fer à l'épaisse barbe poivre et sel : Narwal l'Ours, seigneur de Marmach. Gardien du septième tronçon sud de la palissade, ou quelque chose de ce genre.

« Quatre ! » pavoise Thibal en déployant ses doigts.

C'est le nombre de raids qu'il vient de mener contre le campement des Souranès, depuis le coucher du Soleil.

« C'est bien, fils ! gronde le père, approbateur. Offrez-leur une nuit de cauchemar. Qu'ils se chient dans les braies ! Qu'ils se souillent à grosse foire, et que chacun hume bien la terreur des autres. C'est le moins qu'on leur doive. »

Dans le regard fatigué de mon géniteur, je lis toute la rancune des défaites accumulées.

Firwald se hisse à son tour sur la levée de terre, toisant Thibal :

« Prends garde à toi, frère ! grogne-t-il, à sa façon un peu rustre. Paraît qu'ils ont de bons chiens, là-bas, et les chiens n'ont pas peur des fantômes, quand ils sentent l'odeur de viande. »

L'Ours se retourne vers lui :

« Des molosses, on en a aussi, fiston, et de meilleurs! réprimande-t-il. D'ailleurs, qu'attendent nos gens de Luapur pour les lâcher sur les Souranès? Ils pourraient en égorger quelques-uns dans leur sommeil! »

Juché sur la selle de son palefroi, Thibal s'abstient de répondre. Le nez en l'air, il étudie la brèche qui vient de s'ouvrir dans les nuages. Le halo d'une Lune encore voilée baigne un bout de ciel criblé d'étoiles; probable que l'Astre ne va pas tarder à se révéler tout entier. Déjà, les fermes dans notre dos découpent des silhouettes plus nettes. De part et d'autre de nous, les soldats qui sommeillent contre le talus retrouvent figure humaine.

« Bon, c'est la pause forcée, déclare sobrement mon aîné. Mes gars ont bien mérité de souffler. »

Il se laisse glisser à bas de sa monture, et descend dans le fossé à nos pieds. La nuit claire ne convient pas à ses entreprises; elle expose ses hommes et ses bêtes aux flèches de l'ennemi. Thibal de Marmach, capitaine de la *Menée nocturne*, sait quand il est l'heure de frapper, et quand il vaut mieux ménager ses ressources.

« Allez, grimpe! » dit Firwald. Et il tend le bras pour hisser la grande carcasse de notre frère sur le remblai, démontrant par la même occasion combien nos défenses sont faciles à gravir. Père accueille Thibal d'une accolade bourrue, et moi d'une outre de vin, dont j'arrose généreusement nos coupes.

Nous trinquons sobrement, en famille. C'est quelque chose, être encore tous en vie, après le massacre des derniers jours. Ça se célèbre, bon gré mal gré.

« Cause-nous de l'ennemi », requiert le père, à la quatrième rasade.

Alors Thibal redevient grave et nous livre ce qu'il a vu, à l'autre bout de la terre brûlée: une armée exposée, installée à la hâte dans le hameau voisin, juste avant la tombée de la nuit. Quelques chariots pour barrer les rues où la haute noblesse a pris ses quartiers. Et des tentes innombrables, qui débordent des fermes par tous les côtés, sans palissade ni plessis pour les

couvrir, sans autre défense que quelques vagues mantelets de bois et des archers qui veillent. Vulnérables aux raids... Mais mon frère a aussi aperçu des choses de bien mauvais augure : devant une grange, les formes sombres de grands *drasils*, les éléphants de guerre lourds ; et les silhouettes à peine moins massives des destriers-tonnerre, fléau des Luari. Il a vu l'éclat du fer, du bronze et de l'ivoire, entendu renâcler les canas-sons, mugir le bétail d'intendance, et des hommes beugler des ordres dans plus de dix patois de l'Héritage.

« Parle-moi de leur nombre ! » coupe le père, l'agacement perceptible sur sa grosse figure broussailleuse.

Thibal fait la grimace, rechignant à doucher nos espoirs. Il coule un regard circonspect vers le groupe de *mornillons* adossés au remblai, à quelques pas de nous – corps menus emmitouflés d'épais mantels, la couleuvrine posée en travers des genoux. La peau gris vase, la face taillée en diamant. Des cheveux crépus qui débordent des casques. Et de petits yeux noirs aux reflets rosés, qui nous épient en douce, sans rien perdre de nos paroles. La gent blême, hallucinée à la *feuille des fées*, souvent méprisée, inhumaine au regard de la foi solaire et du Trône – et par conséquent, farouchement fidèle aux Luari. Par désespoir plus que par réelle conviction, d'ailleurs.

Mon frère choisit de baisser le ton :

« Que veux-tu que je te dise, p'pa, marmonne-t-il. Impossible de dénombrer les tentes ! Le gros de l'armée royale est ici, avec le duc de Morthouanne. À peine diminuée par la dernière bataille. Demain va être une journée difficile... »

Le sire de Marmach hoche la tête, résigné.

« Tenir une seule petite journée, ce serait déjà bien, grommelle-t-il. Pour l'honneur. »

Il lève son hanap à notre adresse :

« Défendre ce fichu pont dignement, et qu'ils paient au prix fort leur passage de l'Angmuir ! Narrakhin n'est pas une pucelle qu'on enlève en trois pas de danse. Je bois à notre sacrifice, et à la gloire de Maroué ! »

Il vide son vin d'un coup sec, et bazarde négligemment sa coupe de côté, comme s'il était certain de n'en avoir plus

l'usage. Puis il se dresse sur le remblai, la gueule tournée vers l'est, vers l'autre bout de la plaine, et rote son mépris à la face de l'ennemi, en prenant les Astres à témoin. Un rot sourd et puissant, à la mesure du colosse de Marmach.

Désormais, le fleuve Angmuir est l'ultime rempart qui subsiste entre les Souranès et la capitale des Luari. Et nous sommes le dernier plessis planté devant ce rempart. Nul besoin de nous rabâcher à quel point notre situation est désespérée.

Un moment plus tard, la brèche dans les cieux se résorbe. La plaine se dissout dans des ténèbres profondes. Thibal nous salue d'un hochement de tête, saute à bas du talus, envoyant valser derrière lui sa longue *cham* de cheveux bruns. Puis il remonte en selle et s'en va rallier ses hommes, pour un nouveau raid.

Harceler, c'est notre meilleure carte. Il nous reste jusqu'à l'aube pour en tirer parti. Instiller la peur, traumatiser l'adversaire. Lui démontrer que nous ne sommes pas vaincus, que la mort peut le frapper à tout instant. Si son cœur flanche, si son bras devient tremblant, alors tous les espoirs sont permis – même à un contre trois. La guerre est affaire de détermination plus que de nombre. Qui cogne vite et fort prend un avantage.

Et pour faire vaciller les âmes, la Menée nocturne s'y entend à merveille. J'imagine sans mal la stupeur de l'ennemi, lorsqu'il perçoit le tambour feutré des sabots, puis voit au dernier moment surgir les squelettes macabres des Palefrois de Lune, tels des esprits vengeurs descendus du ciel. Avant même qu'il puisse esquisser un mouvement, des têtes sautent, quelques hommes s'effondrent, crevés de piques, et la chevauchée spectrale retourne se perdre dans la nuit. Pour reparaître un moment plus tard, à bonne distance cette fois, sous forme de vagues taches pâles qui croisent dans la plaine, parfois nanties de torches. Les archers croient avoir le temps de les ajuster, mais ces cibles offertes ne sont qu'un leurre : couvert par le son de la cavalcade, un second groupe tombe

sournoisement sur le flanc des guetteurs. Cette cavalerie-là est drapée d'étoffes noires, qui la rendent presque invisible dans l'obscurité. Elle profite de ce que l'attention est ailleurs pour surgir et massacrer deux dizaines de ribauds avant qu'ils aient l'occasion de comprendre d'où vient réellement le danger. Dans la foulée, la première troupe s'en revient finir le travail, incendier des tentes, semer un peu plus le chaos, avant de s'éclipser encore, rapide, insaisissable. Les Souranès ne peuvent que subir. Leur armée tout entière renonce au sommeil et demeure aux aguets, par le fait d'une centaine d'hommes vaillants seulement.

Voilà quel type de héros est mon frère. Je prie pour qu'il ne mène pas le raid de trop, celui qui échouera à déjouer la vigilance des sentinelles. Qu'il nous revienne glorieux, mais en vie ! J'ai confiance en son talent et en son étoile. Il n'est pas de meilleur cavalier au monde. Mais une flèche perdue, un arbalétrier d'élite, la fatalité d'une chute... il en faut si peu pour faucher un guerrier au sommet de sa force !

« Dormez un moment ! gronde le seigneur de Marmach. Je vais veiller pour nous. »

J'acquiesce en silence, conscient du bien-fondé de ces paroles. J'appuie mon bouclier contre le talus, me couche dessus, m'enroule dans mon mantel et tâche de pioncer un peu, collé contre Firwald. Malgré l'angoisse, l'attente, et les cendres qui volettent jusque sur mes paupières.

Réveillé par une bordée de jurons grognés à voix basse, à deux pas de moi.

Père est toujours debout sur le remblai. Il contemple l'est, où l'horizon s'éclaircit peu à peu d'un vague nimbe bleuté. Là-bas, les nuages achèvent de partir en lambeaux, ouvrant un vaste cadran céleste aux dernières étoiles, qui sont déjà en train de s'estomper.

Le seigneur de Marmach peine à croire à ce nouveau coup du sort : les nuées ont choisi de se rompre juste à temps pour permettre au Soleil levant de surgir sans entrave. Dans un moment, sa lumière rasante frappera nos paupières bien en

face. Nos assaillants, eux, l'auront dans le dos. S'ils décident de nous attaquer à l'aurore, ils bénéficieront d'un solide avantage.

« Maudit Suros, grommelle l'Ours, pourquoi t'ai-je juré ma foi? D'année en année, tu ne fais que nous trahir! »

Il peste, mais au fond de lui, je sais qu'il trouble de crainte mystique. Resté féal à la nouvelle religion malgré la guerre civile, père révere Harienn, ultime avatar du Soleil. Mais l'Astre du jour est réputé favorable à la maison Souranès, héritière autoproclamée du Peuple de Samath; son ascension glorieuse, à l'aube du jour où l'on célèbre ses Saintes Incarnations, est un funeste présage pour nos armées.

Je me mets sur pied péniblement, le cœur plein d'appréhensions.

À mes côtés, Firwald tire la gueule. Il a compris à quel point la journée s'annonce mal. Les *Gris* sur le talus voisin ne font pas meilleure trogne; je les entends muser leur plainte, leurs petits yeux rosés emplis de désarroi. Plusieurs d'entre eux sont blessés et portent des bandages sommaires, séquelles de la bataille qui a scellé notre déroute, il y a une semaine de cela. Combien sont tombés, ce jour-là?

Je crache au sol pour conjurer le mauvais sort.

« D'accord, murmuré-je. Le jour roule pour l'ennemi. Mais la nuit fut avec nous, pas vrai? Obscure en foutre, pour mieux nous servir! C'est bien la preuve que les cieux refusent de prendre parti! »

À mes côtés, Firwald hoche la tête, dubitatif.

C'est alors qu'une douce clarté s'éveille sur ses joues. Surgie quelque part dans notre dos, elle s'en vient baigner la plaine et rendre de la consistance aux formes qui nous entourent. Un peu surpris, mon frère pivote sur ses talons pour regarder vers l'occident. Sa grosse paluche tombe sur mon épaule, l'agrippe avec ferveur:

« Non, frère, les Astres ne sont pas neutres, grogne-t-il, une drôle de frénésie dans la voix. Je crois bien qu'ils sont entrés en guerre aux côtés des hommes... regarde! »

Je me retourne à mon tour.

À peut-être deux cents pas, par-delà les fermes toutes proches, dominant les hautes demeures qui constituent le cœur du bourg, se dressent les tours vertigineuses qui gardent l'accès au pont de Narrakhin. Suspendu au-dessus de leurs cimes, entre deux mers de nuages qui se délabrent à vue d'œil, trône un immense disque écrasé, d'un doré pâle tacheté de roux. Sa lumière éclabousse la pierre et le chaume, rejaillit sur le métal de nos armures, mais laisse dans l'ombre les crêtes montagneuses à l'arrière-plan.

Jamais encore je n'avais contemplé une Lune aussi gigantesque; gibbeuse, mais vaste comme le dixième du ciel d'occident. Une Lune digne des Astres géants de l'aube des temps...

« Par le con glaireux des *Nendoues*... » rauque l'Ours, stupéfait.

Dans l'air se traîne une odeur étrange, mélange de soufre, de scories de fer et de relent marécageux. Comme un autre témoignage des puissances divines à l'œuvre...

« Maroué a conjuré les forces célestes, s'exalte mon frère, les yeux emplis de ce miracle. Lua, reine du ciel, se tient à nos côtés. Le Soleil n'a pas encore gagné la partie! »

À peine a-t-il prononcé ces mots qu'un chœur de trompes retentit au centre du bourg, tels les cors de la fin des temps. L'un après l'autre s'éveillent leurs timbres, pour bâtir une harmonie reconnaissable entre toutes. Aussitôt, les hommes qui défendent le remblai redressent la tête, la surprise sur le visage.

« Impossible! gronde Narwal, de plus en plus décontenancé. Elle ne peut pas être là, parmi nous! Elle devrait être à l'abri, dans la cité! »

Pourtant, nos oreilles ne nous ont pas trompés: cette sonnerie, c'est celle qu'on corne pour annoncer la venue des seigneurs Luari, selon une coutume pluriséculaire. Cela ne peut signifier qu'une chose: Maroué est descendue sur le champ de bataille, pour mener son armée en personne.

Les troupiers l'ont compris également, qui se sont retournés pour faire face au fleuve. Écuyers, archers, vougiers et piquiers, couleuvriniers: chacun retient son souffle, guettant un signe de sa présence.

Elle ne tarde pas à surgir du bourg, escortée de six joueurs de cor et de vingt vierges guerrières en armure noire. Toutes et tous ont la figure fardée de poudre d'argent, selon la vieille coutume de la noblesse de Narrakhin ; le heaume couronné de bois de daims, et des plumes de paons nouées dans la crinière de leur destrier. La duchesse elle-même est juchée sur un splendide étalon blanc. Sa longue chevelure de rouille grisonnante déferle sur ses spalières articulées, dont le métal vibre du feu lunaire. La tignasse est reconnaissable entre toutes, mais le visage demeure tapi dans l'ombre, sous l'ajour de sa barbute de fer.

Ce n'est qu'une doublure, songé-je, incrédule. Maroué est coutumière de ce subterfuge.

Et pourtant... je ne peux m'empêcher de retrouver dans la cambrure du dos, dans le basculement nonchalant des hanches, quelque chose qui m'est familier : une fierté, une énergie qui n'appartiennent qu'à Maroué Luari. Quand on l'a vue chevaucher ne serait-ce qu'une fois, on n'oublie pas sa façon de se tenir en selle. Et puis, il y a les aigles qui tournoient autour d'elle : sa garde rapprochée contre les assauts aériens d'oiseaux malveillants – corneilles ou gerfauts aux serres enduites de poison, que lui envoie de temps à autre l'ennemi.

Surtout, il y a l'immense Astre de nuit, suspendu comme une tiare au-dessus de sa tête. À la voir ainsi parée de Lune, comment douter ? Notre reine gouverne les forces du ciel : ce spectacle fait rejaillir la source de nos courages. Partout devant le remblai s'élève un murmure de ferveur mystique.

La cavalière entreprend de longer l'armée d'un pas lent, s'offrant délibérément au regard des hommes. Son escorte la serre de près. Même ici, au cœur de notre camp, un assassin peut surgir. Nous avons assez connu la trahison au cours des dernières semaines pour ne pas oublier de redouter la prochaine.

« Elle ne devrait pas s'exposer ainsi, répète mon père. Foutrebouc, elle ne doit pas prendre de tels risques ! »

Non loin de notre position, la dame tourne son cheval pour faire face à ses troupes. Ôte son gantelet de fer, lève vers le ciel

un poing rageur, et pousse un cri guerrier – un *han!* puissant, venu des tréfonds de ses tripes, empli de fureur de vivre et de vaincre. Une brève vague de feu ambré traverse la Lune au-dessus d'elle.

Tout autour de nous, une formidable clameur éclate en réponse. Sur la main de la reine, quelque chose lance un éclair argenté.

« Le *sceau de Kuntola*, murmure Firwald. Y'a que lui pour briller comme ça sous la Lune!

— Alors c'est bien elle, m'exclamé-je. Maroué en personne...

— Tu n'en es pas sûr. Tant que tu n'as pas vu son visage de près, c'est...

— Tais-toi, gourdiflot! coupe notre Ours de père. C'est sa dégaine. Je la reconnaîtrais entre mille!

— Même une dégaine, ça s'imité, proteste Fir. Une bonne comédienne pourrait...

— C'est son courage! tranche Narwal de Marmach, ragailardi. C'est sa fierté! Tâchons d'en faire preuve nous-mêmes, et montrons aux crapouillons d'en face de quel bois on se chauffe sur les bords de l'Angmuir! »

Firwald renifle et se tient coi, vexé d'être encore rabroué. Père ne lui prête plus attention: il vient d'entonner *Les Flèches de Nuudara*, joignant une voix de fausset au chœur des hommes qui enfile, en hommage à notre reine magicienne. Déjà celle-ci s'éloigne avec sa suite, longeant les fortifications en direction des portes; elle s'en va embraser d'autres cœurs assemblés. Mais le chant qu'elle a éveillé demeure à ronfler dans nos poitrines un bon moment après qu'elle a disparu de notre champ de vision. Ahay! L'avoir vue chevaucher sous la Lune! Comment vous dire cette exaltation? Il faut avoir vécu cette aurore avec nous pour le comprendre!

Puis nos voix se taisent et, dans le silence qui suit, le nimbe de Suros crève l'horizon.

Ses vagues dorées déferlent sur la terre cendreuse. Ce sont les premières flèches de la bataille, immatérielles et vibrantes. Le disque lunaire s'embrase en réponse, renvoyant l'éclat

solaire comme un miroir. Il devient continent de feu pâle, qui rugit sans bruit, dans notre dos. Aussi aveuglant, aussi insoutenable que le jour renaissant.

Alors nos *bramynn* sortent du bourg en chantant. Ils s'en viennent nous tracer les *narvin* sur le front et bénir nos épées. Nous nous agenouillons en famille et proférons ensemble le mantra de l'hommage au Soleil, lorgnant avec une crainte mystique le roi céleste qui semble avoir choisi le camp adverse.

Père se dresse face aux soldats placés sous ses ordres. Du bras, il désigne le ciel :

« Voyez ! Les Astres eux-mêmes se sont approchés pour assister à nos faits d'armes ! C'est un signe des temps, la preuve que nos actes importent aux dieux. Combien de guerriers ont connu un tel honneur ? Haut les cœurs, bordel de cul ! Ce sera un jour glorieux, quoi qu'il advienne ! »

Il porte deux doigts à son front de fer, pour saluer les hommes. Puis se retourne vers nous et nous apostrophe, d'une voix moins forte :

« Vous êtes allés chier, les gars ? Grouillez-vous, sinon ! »

Tour à tour, Firwald et moi descendons dans le fossé au pied du remblai, priant pour qu'aucun cavalier ennemi n'ait la mauvaise idée de venir nous interrompre en pleine purge. Père fait le guet. Accroupi devant nos maigres défenses, j'allège mon corps et le soulage un peu de la tension qui l'habite. Mes cuisses en tremblent malgré moi. Je connais quelques instants de fébrilité. Je songe à la mort, bien sûr ; pour un guerrier, accepter sa possibilité est un travail permanent. Il faut ruser avec soi-même, devenir son armure. Voir la bataille comme un jeu, s'affamer de gloire et de hauts faits. Dédaigner son propre sort, penser collectif. Dédramatiser le trépas. *Tha !* Nous ne sommes que fourmis sous le regard des Astres, mais nous allons danser pour eux, et ce sera grandiose.

Je remonte mes braies et me hisse sur le talus, en m'aidant du bras que me tend mon géniteur.

Par-delà la plaine cendreuse jonchée de blés calcinés, on distingue l'éclat du fer, les bannières et les guerriers assemblés

devant les tentes, autour du hameau voisin. Du moins, quand on plisse les yeux. Car déjà, le Soleil levant déborde les toits de chaume, éclabousse nos paupières. Là-bas, plusieurs dizaines de milliers d'hommes piaffent d'impatience, parés pour l'hal-lali. Des tambours roulent lentement, comme un tonnerre qui couve. De temps à autre, le fantôme d'une clameur glisse jusqu'à nous.

Puis, soudain, des buccins laissent éclater leurs braillements cuivrés.

« Ça y est, ils se mettent en marche, commente Firwald. Je vois se dresser les pavois! Foutrebouc, quelle multitude... »

Je pousse plusieurs soupirs brefs, pour conjurer ma trouille, réajuste nerveusement mes pièces d'armure. Père émet une sorte de grognement; il lève le nez vers l'occident, vers la partie bleu foncé du ciel, mangée par la Lune géante:

« Combien de temps avant qu'elle se couche, cette Lune providentielle, ô fils très savant? » m'interroge-t-il.

Je lève le regard à mon tour, la main en visière devant mon front. L'Astre de nuit est si lumineux que je peine à en soutenir la vue.

« Phase descendante, dis-je. Proche du dernier quartier... ils vont l'avoir dans les mirettes jusqu'en milieu de matinée.

— Alors ils seront aveuglés autant que nous! Voilà qui donne du cœur au ventre! »

J'esquisse un vague sourire, un peu ragaillardi. Puis je fronce les sourcils. Outre sa taille, quelque chose, dans la planète démesurée, heurte mon entendement. Je finis par mettre le doigt dessus:

Mille chiasses, elle est à l'envers! En phase décroissante, le côté écrasé devrait être à droite! Qu'est-ce que ça signifie?

Autour de la Lune inversée, l'air vibre de curieuse façon. Les contours clapotent et se déforment, telle une écuelle d'argent au fond de l'eau. Surgi d'une ferme, l'un des aigles de Maroué s'élève dans cette zone trouble. Le temps de son passage, il m'apparaît lui aussi plus gros qu'il ne devrait.

« Ce n'est pas la Lune qui a enflé! glapis-je. Quelque chose dans l'air agit comme une lentille!

— Qu'est-ce que tu racontes, fils? gronde la voix étouffée de l'Ours. Ce n'est plus le moment de se poser ce genre de question! »

Il vient de rabattre la visière de son heaume, sculptée en forme de visage grimaçant, et d'empoigner sa robuste hache de bataille pour se poster sur le remblai. Un sacré morceau de barbaque, le père, tout bardé de fer. En vérité, il faudra bien sa grande carcasse et les nôtres pour barrer la route aux Souranès. Notre section de talus est l'une des rares à ne pas disposer de palissade, faute de bois et de temps pour la finir. Seuls quelques pieux inclinés hérissent son flanc. Vingt mètres particulièrement exposés, défendus par une quarantaine de chevaliers et sergents à pied et autant de coulevriniens mornillons, tous placés sous les ordres de mon géniteur. L'ennemi verra la brèche et ne manquera pas d'y porter son assaut. Quel honneur pour notre famille, d'avoir été choisie pour tenir cette position!

« Où reste Thibal? souffle Firwald.

— Il fait traverser le pont à ses palefrois avant qu'on le démantèle, rétorque le père. Ils n'ont plus rien à foutre sur cette rive du fleuve.

— Il devrait demeurer avec eux et préserver le nom des Marmach. Qu'au moins, l'un d'entre nous survive à cette journée...

— Colle-toi contre mon flanc et cogne dur, fils! Aucun de nous ne va se laisser mortir à bon compte! »

Firwald acquiesce d'un grognement et grimpe à ses côtés, le bouclier au bras, un solide bec de corbin crochu dans sa main dextre. De ma senestre, j'empoigne un grand pavois de bois rectangulaire, que je m'en viens planter devant eux, tandis que la hampe de ma *naecha* se cale dans mon autre paume, prête à fuser d'estoc.

Et nous voilà à toiser la plaine, épaule contre épaule, soudés par les liens du sang. Le colosse de Marmach au centre, un peu plus gris et pansu qu'autrefois, peut-être, mais toujours aussi vigoureux dans son armure noire. La carrure trapue de Fir à sa gauche, corsetée dans une solide brigandine de plaques

rivetées et de velours. Et moi à droite, caparaçonné de même, prêt à piquer du fer. Ne manque plus que Thibal pour que notre fratrie soit au complet.

Et Mané, bien sûr, qui nous a filé entre les doigts il y a si longtemps. Où est-il en ce moment, notre enfant des fées ? Puissent les Astres l'avoir en leur sainte garde !

Face à l'éclat de Suros, je suis contraint de baisser les yeux régulièrement. Entre les coups, je surveille l'inexorable progression de l'armée royale. Un mur fait de centaines de pavois et d'autres boucliers plus modestes, de mantelets roulants ajourés de meurtrières, parfois garnis de traits à poudre pour se muer en dangereux ribaudequins cracheurs de mort. Le tout forme une longue ligne de défense mouvante, qui submerge lentement la plaine, comme la marée montante.

À cent cinquante pas de distance, les casques et les fers de lance ne sont encore que des taches d'or embrasé. C'est là, à portée de flèches, que l'ennemi s'immobilise et prend position. Regroupés sur de grandes tours basses charpentées de rondins, nos archers hésitent. Avec le Soleil dans la vue, viser avec précision est ardu. Et ils savent qu'ils ne sont plus assez nombreux pour faire pleuvoir les traits en nuées denses sur nos assaillants. Mieux vaut attendre que ceux-ci s'approchent davantage, ce qui ne saurait tarder. Sentant venir l'assaut, une quinzaine de chevaliers et de sergents montent se poster à nos côtés sur le remblai, dans les espaces laissés libres par les coulevriniers mornillons.

En face, ça s'agite déjà.

Tout un pan du mur sort du rang et s'avance à notre rencontre, ligne serrée de pavois de bois recouverts de cuir noir, dissimulant les hommes coiffés de chapels de fer. Une légion de scarabées sur deux pattes, noyée de Soleil. Au bout d'une cinquantaine de pas, cette avant-garde s'immobilise à son tour. Derrière l'abri de ses hauts boucliers, quelque chose se trame. Cliquetis d'armure. Grincements mécaniques. Une sensation de calme m'envahit, comme une ultime respiration avant la tourmente.

Soudain, un ordre fuse.

« Gare aux dondaines ! » réagit Narwal, en vieux renard.

Avec un bel ensemble, les pavois font volte-face, révélant les arbalétriers qui les portent sur le dos. Leurs armes sont déjà chargées : de puissantes arbalètes à manivelle, pointées vers nos poitrines.

Nous avons tout juste le temps de nous jeter derrière le remblai avant que claquent les cordes.

La première salve passe au-dessus de nos têtes – de lourds viretons à pointe perce-armure, dont le fût renflé tourne sur lui-même pendant le vol, produisant à peine un froissement.

Aussitôt, les Gris se redressent, bien décidés à répliquer. Firwald fait mine de les imiter. D'une poigne ferme, père le force à demeurer à genoux.

« Restez à couvert ! » brame-t-il.

Il a raison, une fois encore.

Le plus effrayant, avec les flèches, c'est leur silence.

Tirées en cloche, au jugé face à la Lune éblouissante, plusieurs volées tombent du ciel et s'abattent successivement sur nos défenses. J'ai tout juste le temps de ramener mon pavois devant nous. Avec un bruit sec, plusieurs traits viennent se planter dans son bois. L'un d'eux le crève, émerge de l'autre côté ; j'en ressens le *toc* ! caractéristique sur mon bras d'armure. Quelque part sur mon flanc, des cris s'étranglent. Tournant la tête, je vois plusieurs Gris chanceler et s'abattre, de longues hampes fichées dans le buffet. Ah, l'association piégeuse de l'arbalétrier et de l'archer ! Pendant que le premier s'attelle à recharger son engin lent, on se croit à l'abri, on s'expose ; mais alors le second prend le relais, tapi sournoisement sous le feu de l'aube, et déverse ses traits rapides sur les imprudents. Nos Gris viennent de se le remémorer à leurs dépens.

Dans la foulée, quelque chose détone à plusieurs reprises, suffisamment fort pour endolorir nos tympanes. Les traits à poudre des ribaudequins ennemis se sont joints à la fête, accompagnés de puissants veuglaires montés sur affût mobile, qui crachent leurs boulets vers les tours où se tiennent nos archers. La canonnade est assourdissante.

Ce tir nourri ne dure que le temps de quelques respirations.

S'ensuit un bref répit, qui laisse à nos mornillons l'occasion de contre-attaquer. À genoux, le tube de leur couleuvrine posé sur l'échancrure de leur grand bouclier, ils font feu vers le Soleil rasant, sans se soucier de précision. Ailleurs sur le remblai, d'autres les imitent. La palissade crache fumées et billes de fonte par de multiples ajours. En face, quelques arbalétriers malchanceux s'effondrent, le pavois transpercé, le haubert déchiqueté par la toute-puissance des armes à poudre.

Nous nous préparons à encaisser la repartie.

Mais la salve suivante ne vient pas.

En lieu et place, un grondement sourd enfle sous nos pieds. La peau de mes joues se met à trembloter comme de la gelée, et le sol, à vibrer comme dans les premiers instants d'un séisme.

« Merdaille ! Les destriers-tonnerre... » marmonne Firwald d'une voix blanche.

Mon cœur se serre, tandis qu'une terreur récente remonte dans ma gorge, depuis le fond de mes boyaux.

« Debout ! gronde le père. Ces volées, c'était seulement pour qu'on décharge nos couleuvrines ! Maintenant, leur cavalerie a le champ libre... »

Les Gris ont également compris la manœuvre, mais trop tard : ils ont beau jouer frénétiquement de l'écouvillon, leurs traits à poudre sont aussi lents à réarmer que des arbalètes. Le temps d'une charge, les monstres qui s'en viennent n'auront rien à craindre d'eux.

Les voilà qui déboulent des flancs de l'armée Souranès, aussi imposants que dans mon souvenir. De puissants étalons à l'épaisse crinière blonde, la robe ambrée ou vermillon, qui cavalent vers nos fortifications en décrivant un large arc de cercle, pour éviter de prendre la Lune de face. Leurs sabots font sonner la terre comme tambour, le Soleil embrase leur poil d'un feu cuivré et les hommes qui les chevauchent, malgré leurs épaisses armures de plates, paraissent presque menus sur leur dos.

Ce sont les plus grands étalons que le monde ait jamais portés, héritiers des haras des Antiques. La cavalerie d'élite

des Souranès... Lorsqu'ils galopent vers vous en bataille, vos dents s'entrechoquent, vos os tremblent jusqu'à la moelle, mais ce n'est pas encore l'effet de la pétoche, seulement la vibration surnaturelle qu'ils imposent à la glèbe, qui vous remonte le long des quilles et s'en vient vous baratter les tripes. Leur cavalcade vous harasse les tympanes au point que vous ne vous entendez plus penser. Et tandis qu'ils fondent sur vous, vous prenez pleinement conscience de leur stature. Peu d'hommes, alors, sont capables de faire front. Les rangs se rompent, les ribauds se débandent. Des guerriers valeureux se couchent au sol de terreur. Voilà comment nous avons connu la défaite, il y a huit jours de cela, vu nos légions s'encourir et se faire massacrer en masse.

La terre gronde comme si un orage dévastait ses entrailles. Le talus ruisselle de ses propres miettes, et les pieux plantés sur son flanc s'affaissent imperceptiblement. Sur les tours, nos archers peinent à encocher leurs flèches, tant la structure qui les porte grelotte sous leurs bottes. Parvenus au pied du remblai, les cavaliers-tonnerre infléchissent leur trajectoire pour le longer au grand galop, du nord au sud. Au passage, ils font tournoyer leurs bras à grands moulinets, pour expédier vers la palissade des grenades de terre cuite, qui viennent s'éclater contre le bois et répandre leur contenu d'huile et de graisse épaisse. Puis ils décrochent et s'en retournent vers leurs lignes, derrière lesquelles ils disparaissent, non sans encaisser une maigre volée de flèches, qui se perd sans leur faire de mal.

Mes boyaux cessent de danser le branle et retrouvent leur place.

« Au vinaigre! » hurle l'Ours, bientôt imité par d'autres capitaines.

Nos hommes ne l'ont pas attendu pour comprendre. Ils sont déjà occupés à rouler des tonneaux vers les portions de palissade souillées par l'ennemi. Ils savent de quoi est faite la substance qui les imprègne: du feu grégeois, ou quelque mélange encore plus funeste. Contre cette maudite mélasse inflammable, l'eau ne peut rien; il faut la dissoudre avec

quelque chose d'acide. Des fûts de vinaigre sont redressés et ouverts, des seaux plongés dedans à la hâte.

Mais les Souranès n'entendent pas nous laisser le temps d'agir. Déjà, une seconde salve de viretons s'abat sur nous, bientôt suivie de flèches, puis de nouveaux coups de ribaudequins et de veuglaires, qui nous forcent à nous jeter au sol, derrière le remblai. Quelque part sur notre gauche, plusieurs pans de palissade s'effondrent avec fracas, ruinés par les boulets. Je vois voler en l'air un homme en armure, le bras arraché.

« Retenez vos tirs ! » beugle encore le père, à l'intention des Gris.

Puis les destriers-tonnerre reviennent à l'assaut, et la terre contre ma panse m'impose à nouveau ses tremblements insensés. Cette fois, les mornillons ne se sont pas laissés piéger : ils les accueillent la couleuvrine chargée, d'une canonade imprécise mais dense. L'un des formidables étalons fait la culbute, fauché net dans sa course, roule sur lui-même en écrasant son cavalier. D'autres se cambrent ou trébuchent, une flèche dans la cuisse. Un chevalier vide les étriers, le heaume transpercé de part en part par un minuscule boulet de fonte.

Cela n'empêche pas les autres d'arroser nos fortifications de nouvelles grenades inflammables, avant de décrocher derechef.

À l'autre bout du champ, une centaine d'archers Souranès sortent du rang, flèches encochées. Les pointes qui brasillent ne laissent aucun doute sur leur nature incendiaire. Nos propres gens de traits réagissent instantanément en relâchant la corde de leur arc. Plusieurs volées antagonistes se croisent, les unes crépitantes, les autres presque silencieuses.

En face, des hommes s'abattent, transpercés. Chez nous, la palissade s'enflamme, en plusieurs endroits, si soudainement que plusieurs guerriers trop proches prennent feu avec elle. Une fumée épaisse s'élève vers le ciel, âcre et étouffante, au point que nos défenseurs sont contraints de s'écarter de plusieurs pas, renonçant par la même occasion à toute chance d'éteindre le brasier. Non loin de notre position, une torche humaine titube, prise de panique.

« Quelle crasse, ce mélange, peste Narwal en constatant, impuissant, les dégâts. Quelle crasse...

— Ils foutent des substances fumigènes dedans, complété-je. Secrets d'alchimistes. Ça va cramer le bois jusqu'au cœur... »

Les lignes adverses ont reculé à la limite de portée de flèche, le temps de regarder brûler nos défenses. Seule l'artillerie est restée en avant, abritée derrière des mantelets articulés, qui se soulèvent à chaque tir comme des portes basculantes, pour laisser fuser les boulets. Avec une sinistre régularité, les veuglaires donnent de la voix, ouvrant d'autres brèches dans la palissade, fauchant souvent des vies au passage. Nos petites couleuvrines à main assurent la réplique, mais à cette distance et dans la lumière rasante qui nous éblouit, elles ne sont ni précises ni très efficaces.

« Si seulement nous pouvions tenter une sortie montée! grogne Firwald. On pourrait s'emparer de quelques-unes de ces pièces qui s'exposent avec insolence!

— Avec les destriers-tonnerres dans le coin, n'y songe même pas! rétorqué-je. Ils attendent que ça. Ils nous tomberaient sur le râble avant qu'on arrive à quoi que ce soit. Le duc de Morthouanne sait ce qu'il fait... »

Notre chevalerie n'est tout simplement pas de taille à faire face à ces géants. Nos couleuvrines restent la meilleure arme à leur opposer.

Tandis que notre palissade achève lentement de se calciner, à l'autre bout de la plaine, l'ennemi renforce ses lignes.

Sorties du campement Souranès, de grandes silhouettes grises s'en viennent en chaloupant prendre place derrière la piétaille. Leurs flancs sont bardés de plaques de bronze, leurs défenses chaussées de lames, leurs petits yeux de pachydermes rougis par les drogues. Je compte au moins cinq dizaines de ces monstres – cinquante puissants drasils dressés pour la bataille. Une force qu'aucune infanterie, aucune cavalerie ne peut espérer repousser de front.

Dans notre camp, on se prépare pourtant à les affronter. D'une ferme proche émerge un troupeau de pourceaux, pressés dans le dos par des pâtres en armes, qui les conduisent vers le portail de notre palissade, en longeant au passage nos positions. Du pelage des bestiaux s'élève une odeur rance d'huile et de goudron.

« Honneur et paix aux sacrifiés » marmonne père à leur passage, en faisant le signe du Soleil.

Alors les tambours recommencent à rouler, et les cors à braire. Dans le camp d'en face, les archers adverses reculent derrière les gens de pied, qui prennent place au premier rang. Des bannières se lèvent. Des hommes poussent des « hou ! » sonores. Des forêts de piques se dressent vers le ciel.

Puis, sur une nouvelle sonnerie, les Souranès se mettent en marche pour un assaut à pied.

« Que tous les Astres vous protègent », marmonne l'Ours.

Il rabat sa visière à nouveau et serre ses gros poings gantés de fer sur le manche de sa hache.

La soldatesque s'en vient à nous en une troupe drue, qui s'étire à perte de vue, vers le nord comme vers le sud. Multitude innombrable qui progresse d'abord à pas lents, puis au petit trot, couverte par des salves d'archerie. Celles-ci ne tardent pas à s'interrompre ; alors nous jetons bas nos pavois criblés de traits et empoignons nos armes pour recevoir la charge finale.

À moins de cinquante mètres, je peux voir les gueules sous les chapels de fer. L'ennemi acquiert un visage. Il se fait hommes à tuer, vies à faucher sans remords. Forêt de lances, de haches, de vouges et de hallebardes. Qui soudain, s'ouvre en deux tant bien que mal, pour laisser le passage à trois grands destriers-tonnerre chevauchés par des nobles en harnois de plates et cimier de plumes. Le genre à faire les marioles, avides de gloire et de hauts faits. Qui n'hésitent pas à s'imposer devant toute une armée pour se mettre en évidence et prouver leur valeur à la pointe du combat.

« Couillabraise ! grogne l'Ours. Ils ne vont quand même pas... »

D'une même impulsion, les bêtes s'élancent au galop, droit vers nous. Elles ont beau n'être qu'un trio, leurs sabots font trembler le sol comme si tous les dieux souterrains grondaient de colère. La terre du remblai se délite et s'émiette. Plusieurs pieux s'affaissent et se couchent pour de bon. Parvenu au bord du fossé, un des étalons renâcle et se détourne, mais les deux autres bondissent sans peur par-dessus l'obstacle – un saut prodigieux, héroïque. L'un d'eux vise mal, aveuglé par la Lune. Il atterrit de biais dans le versant du talus, s'empale contre des piquets restés debout, dérape et puis retombe lourdement dans la tranchée, en roulant mortellement sur son cavalier. Le second touche terre presque au sommet de la pente; garde assez d'élan pour se hisser jusqu'au faite, en quelques pas frénétiques. Le chevalier qui le monte fait tournoyer sa hache, corps déhanché, admirable de maîtrise dans son déséquilibre; il arme un coup terrible, droit vers la caboche de mon père.

L'Ours esquivé avec fougue, et fauche les antérieurs du destrier.

L'animal chute en avant et s'effondre sur le remblai, une patte presque sectionnée. Le cavalier bascule et vide les étriers. Sa monture tourne la gueule vers mon daron et lui mord le cuissot par réflexe, de toute la force de ses mâchoires. Mais il trouve plus vilaine bête que lui: d'un revers rageur, père lui plante l'estoc de sa hache dans l'œil, et met un terme à sa souffrance.

Le cavalier se remet debout sans mal, visière baissée, et tente de dégainer son épée. Firwald ne lui en laisse pas le temps; il se jette sur lui pour le plaquer au sol. Je viens aussitôt lui prêter main-forte. Nous perdons pied et roulons tous ensemble au bas du talus, du côté des nôtres, heureusement.

Le gaillard parvient à tirer sa dague. Il s'assied sur la poitrine de mon frère et cherche à glisser la lame dans les ajours de sa visière, pour lui poinçonner le crâne au travers des yeux. Surgissant derrière lui, je capture son bras droit, l'immobilise d'une prise solide, et force l'homme à basculer de côté, puis face contre terre. Je pose mon genou sur sa dossière pour l'immobiliser au sol.

« Pas le temps de rançonner, beugle le père. Tue ! »

J'éprouve un instant de regret : un noble capable de se payer un destrier-tonnerre et une armure de ce prix doit valoir une fortune, vivant. Et cet homme fait un merveilleux cavalier, que Thibal n'aurait pas dédaigné d'inviter à sa table, s'il avait été notre prisonnier. Mais la piétaille nous court sus, et nous n'avons pas le temps de finasser. Firwald se remet sur pied, dégaine sa courte épée et cherche la faille dans le blindage du guerrier, qui joue des reins pour essayer de se dégager, crie et demande merci, d'une voix bien plus juvénile que je l'aurais imaginé. Mon frère trouve rapidement l'ouverture la plus évidente : sous la jupette de mailles qui couvre sa croupe offerte.

Il ne fait pas d'états d'âme. Il l'empale comme un boucher, de toute la longueur de sa lame, par le trou du fion.

Je n'attends pas que le preux ait fini de convulser.

« Grouillez-vous ! » beugle le père, debout à côté de la carcasse du destrier abattu.

Et aussitôt, il se retourne pour faire face à l'ennemi, qui se presse dans le fossé.

J'ai tout juste le temps de venir me poster à ses côtés. Déjà, lances et guisarmes estoquent vers lui, cherchant les défauts de son armure dans l'aveuglant feu lunaire. Poussant des rugissements de lion, il taille dans leurs hampes, à grands coups de sa large hache ; à force de fêrir, il en brise à tour de bras. Notre colosse de père est si impressionnant qu'il concentre sur lui les assauts. Une pique dérape sur son plastron. Une hallebarde tente en vain d'accrocher ses spalières. Je rends la pareille à l'assiégeant. J'estoque de la naecha. J'embroche un gambison au défaut de la couture, forçant un ribaud à faire retraite, sévèrement blessé.

Soudain, quelque chose de tranchant agrippe ma botte par l'arrière, là où nul métal ne la couvre. Mon pied s'envole. Je choisis lourdement sur le cul, au beau milieu de la pente, face à l'ennemi. Une serre implacable m'attire vers le bas, non sans cisailer le cuir autour de mon mollet. Je viens de me faire harponner par une anicroche, maudit crochet en

serpe planté au bout d'un long bâton de lance. L'homme qui la manie tire de toutes ses forces, une expression de jubilation sur les babines ; il est résolu à me traîner jusque dans le fossé, où ses compagnons pourront me massacrer tout à leur aise. Firwald m'agrippe par le bras pour me retenir. Bien campé sur ses jambes, il bande les muscles pour m'empêcher de glisser plus bas, sans se soucier des piques qui le visent à son tour.

Père se retourne en rugissant. Lève la hache au-dessus de sa tête et l'abat sur le manche de l'anicroche, qui se brise net au ras du fer, mettant fin à mon supplice. Une vouge en profite pour enfoncer une solide bosse dans sa pansière. Il en rit, rauque et taille de plus belle, en bon fauve qu'il est. Gardien féroce de sa progéniture...

Firwald s'empresse de me tirer à l'abri, de l'autre côté du remblai.

Tandis qu'un chevalier prend ma place, je m'offre quelques instants de répit pour retrouver mon souffle. Et pendant ce temps, mon regard balaie le reste du champ de bataille.

Un spectacle dantesque s'impose à moi.

À cent pas sur notre flanc gauche, des colosses de cuir, de bronze et d'ivoire viennent de jaillir du centre de l'armée ennemie. Les drasils chargent vers notre portail pour l'enfoncer, barrissant leur toute-puissance à la face de la Lune. Comment notre maigre armature de planches pourrait-elle résister à de tels coups de boutoir ?

Nos capitaines l'ont bien compris, qui donnent la réplique.

Loin d'attendre le choc, les deux vantaux s'ouvrent à toute volée pour vomir une masse sombre chevauchée de flammes. On a fichu le feu à nos porcs incendiaires ; ils se croient poursuivis par le brasier qui les ravage. Les malheureux se carapacent tout droit vers les pachydermes, en poussant d'affreux couinements paniqués. Quand ils voient débouler sur eux ces brandons vivants, les éléphants se cabrent, pris de terreur à leur tour. Ils tournent sur eux-mêmes, cherchant la meilleure voie pour décamper ; se bousculent les uns les autres, renversent et foulent leurs cornacs. Mais où qu'ils portent leurs regards, il y

a des porcs qui crament. Qui s'agglutinent contre leurs flancs, viennent crever jusque sous leur panse, en grouinant comme des démons aux affres de leur agonie. Une mer de feu et de cris vient d'engloutir les drasils.

Alors, au comble de la panique, plusieurs d'entre eux lèvent la trompe vers le ciel ; ruent des deux antérieurs, puis forcent leur passage au travers des pourceaux ardents. Rien ne peut arrêter leur course folle. Sur leur chemin, ils écrabouillent les hommes par dizaines et sèment la pagaille dans leur propre camp. Et le cœur de l'armée royale, alors, se met à tanguer d'une houle furieuse, chambardé comme le pont d'une nef dans la tempête.

Cela n'empêche pas son aile sud, qui nous fait face, de revenir à l'assaut, plus hargneuse que jamais. Farouchement déterminée à s'emparer de notre bout de talus.